

**CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE LA LIBÉRATION
DE LA VILLE DE METZ**

**« LES COMBATS DU FORT DRIANT »
(Septembre-Décembre 1944)**

par

M. LE GENERAL J. COLIN (C.R.)

AVANT-PROPOS

Les gigantesques batailles de la dernière guerre mondiale ont pris une telle ampleur, par la masse des effectifs et du matériel engagés sur des surfaces considérables, que l'histoire se contente généralement d'en consigner le déroulement dans de larges synthèses définissant les manœuvres d'ensemble et les résultats obtenus.

Ces batailles, pourtant, étaient faites d'une multitude d'engagements, de combats localisés plus ou moins importants dans leurs conséquences tactiques, mais dont certains méritent d'être retenus et placés sous le projecteur de l'histoire soit pour leur intérêt militaire et technique (tels les débarquements de Normandie), soit pour leur retentissement sur le plan psychologique (telle la lutte de quelques unités F.F.L. à Bir-Hakeim), soit pour leurs conséquences

TRADUCTION DE QUELQUES SIGLES UTILISÉS DANS CETTE ETUDE :

D.I.U.S.	=	Division américaine ;
C.A.U.S.	=	Corps d'Armée américain ;
S.H.A.E.F.	=	Commandement suprême des Forces américaines ;
Arm. Don	=	Division blindée (Armored Division) ;
C.T.	=	Combat-Team (Groupement tactique) ;
R.I.	=	Régiment d'Infanterie ;
F.F.L.	=	Forces Françaises Libres ;
F.F.I.	=	Forces Françaises de l'Intérieur ;
I.D.	=	Infanterie Division (Division allemande).

déterminantes immédiates ou lointaines (tel l'affrontement R.A.F.-Luftwaffe en 1940, pénible triomphe de quelques centaines de pilotes de chasse anglais).

Les combats du fort Driant, toutes choses égales, et pour nous Messins, sont à mettre au nombre de ces combats dignes d'une étude attentive dont les conclusions ne manqueront pas d'intérêt.

*
**

Mener cette tâche à bien n'allait pas sans difficultés : du côté allemand, pas de documents officiels accessibles ; archives détruites ou enlevées par les Alliés et non dépouillées ! Nous espérons encore, grâce à des représentants du « Volksbundkriegsgräberfürsorge », prendre contact avec des défenseurs du fort Driant, retrouvés, et qui, de leur côté, recherchent une documentation valable. Du côté américain par contre, les rapports de combat transmis à SHAEF (1), un historique partiel de la 5^e D.I.U.S. (imprimé à Metz par *Le Lorrain* en déc. 1944) sont clairs, précis et, pour l'historien, des plus précieux.

Il fallait évidemment étudier ces documents sur le terrain. Or, ce dernier, truffé de mines par les deux adversaires, couvert d'engins et projectiles de toute nature, aux souterrains et casemates ébranlés, parfois effondrés, toujours obscurs et dangereux, est depuis 1944 le polygone de destruction des engins et munitions récupérés par les services de déminage de la Moselle. Ces destructions sont opérées dans l'énorme cratère ouvert à la pointe sud de l'ouvrage central (N) : Terrains toujours interdits par conséquent, parce que militaires et très dangereux pour des « non-initiés » ! Nous avons pu cependant, dès 1946, vérifier sur place la valeur de notre documentation. Les péripéties de la lutte étaient encore clairement inscrites sur le terrain. En 1949, nous avons conduit des études d'état-major sur l'attaque et la défense du groupe fortifié ; enfin, cette même année, nous y rassemblions, pour une visite commentée, les officiers de réserve de la subdivision de la Moselle.

*
**

(1) Sigle de « Suprem Headquarter American Expeditionary Forces ».

— I —

SITUATION D'ENSEMBLE AU 3 SEPTEMBRE 1944

Dans quel cadre général se placent ces combats ?

Depuis la percée d'Avranches, au début d'août 1944, la poursuite de l'ennemi avait été menée par l'armée Patton, exploitant la victoire de Normandie avec une incomparable vigueur. Ses colonnes motorisées franchissent la Seine à Corbeil et Melun le 23 août, atteignent Troyes le 25 août ; Châlons-sur-Marne et Reims les 30 et 31 août ; Verdun le 1^{er} septembre. Les pointes blindées s'approchent de Metz et Nancy le 3 septembre.

Mais, après plus de 500 km de poursuite, le moment arrivait où l'alimentation et l'entretien des six armées alliées débarquées en France dépassaient les possibilités pourtant considérables de leurs états-majors et de leur « logistique » ! Maintien des effectifs, évacuations diverses, regroupement des forces, entretien et reconstitution du matériel énorme en action, constitution et déplacement des stocks de munitions, vivres, carburants, rechanges de toutes natures, problèmes civils dans un territoire vidé par quatre ans d'occupation, aux moyens de communication détruits ou inutilisables en grande partie, tels étaient leurs problèmes ! Par contre, l'ennemi, bientôt adossé au territoire national et à ses puissantes fortifications des frontières, allait être en mesure de faire front à nouveau, accrochant sa résistance, dans la zone qui nous occupe, sur la Moselle et les Vosges, larges avancées de la ligne Siegfried.

Arrêt de la poursuite (voir croquis renseigné au 1/200.000 page 110). — La logistique étant donc en défaut, la 5^e D.I.U.S. (2) (Major-général S. Le Roy Irwin), une des trois divisions du XX^e C.A.U.S. (Général Walker), agissant sur l'axe Verdun-Metz, se trouva le 3 septembre en panne d'essence à hauteur de Mars-la-Tour. Et cependant l'affolement qui régna dans la ville de Metz ce jour-là, provoquant paniques et replis précipités, tant militaires que civils, fit croire à l'évacuation totale et définitive de la place par les Allemands, et à une libération imminente.

(2) En annexe : Ordre de bataille de la 5^e D.I.U.S. qui joua un rôle essentiel dans les combats sous Metz. Le XX^e C.A.U.S. a compris les 5^e, 90^e et 95^e D.I.U.S. ; les 6^e et 7^e Armored Division.

Reprise de la lutte. — Ravitaillée en carburant, la 3^e Armée U.S. fut relancée vers l'Est le 7 septembre. La 5^e D.I.U.S., articulée en trois Combat-Teams (2^e, 11^e, 10^e du nord au sud) (3), s'engagea sur trois axes entre Saint-Ail et Arnaville. Mais cette regrettable stagnation de cinq jours avait permis aux Allemands de reconstituer et de renforcer sérieusement un dispositif en déliquescence.

a) Les contacts pris par le 2^e C.T., non sans violence, avec les positions adverses, vers Amanvillers en particulier, et Gravelotte, du 7 au 10 septembre, montraient à l'évidence que, sur la rive gauche de la Moselle, le périmètre fortifié de la place de Metz serait défendu avec vigueur.

b) Cependant, le 11^e C.T. avait tenté et réussi le franchissement de la Moselle à Dornot. Il atteignait bien, avec son infanterie, les abords du groupe fortifié Verdun (Feste Haeseler), mais devait repasser la rivière dans la nuit du 10 au 11 septembre, après des combats extrêmement violents, sous les vues et les feux du fort Driant.

c) Le 10^e C.T., par contre, parvenait à se jeter sur la rive droite, près d'Arnaville. Un pont était lancé. Des éléments de la 7^e Armored Division, suivis par le reste de la 5^e D.I.U.S., relevée au nord du fort Driant par la 90^e D.I.U.S., élargirent vivement la tête de pont créée. Une vaste poche appuyée à la Moselle devant Corny comprit bientôt les hauteurs dominant la vallée de la Seille, de Cuvry à Sillegny, ce qui constituait un beau succès. Bien plus au sud, Nancy était occupée le 15 septembre.

Mais la lutte avait été rude : les défenses de la place de Metz n'avaient pu être entamées. Les réactions allemandes, efficacement étayées par les groupes fortifiés Driant et Verdun qui commandaient vers le sud la vallée de la Moselle, avaient été vives. Les observatoires cuirassés de ces ouvrages, couvrant la vallée de la Moselle et ses abords jusqu'au nord de Pont-à-Mousson, avaient permis et continuaient à permettre à l'artillerie allemande d'agir

(3) Pour le combat, la Division américaine s'articulait en trois « Combat-Teams », chacun portant le numéro d'un des trois régiments d'infanterie de la Division et commandé par le colonel de ce régiment. Le Combat-Team (C.T.), outre tout ou partie du régiment de base, comprenait un des bataillons d'artillerie de la Division et tous éléments de renforcement de toutes armes jugés utiles par le commandant de la Division. La Division blindée (Armored Division) s'articulait de même en trois « Combat Command » (C.C.).

dans toute cette zone avec une très grande efficacité. Le pont d'Arnaville, premier pont permanent sur la Moselle de la 3^e Armée U.S., lancé le 12 septembre, était évidemment un objectif de prédilection. Le génie américain dut le construire sous le couvert d'un écran de fumée que l'on entretenait d'ailleurs jusqu'en décembre, à la chute des forts en question !

Décidément, le fort Driant constituait une épine dans le flanc de cette 5^e D.I.U.S. lancée entre Moselle et Seille. Le 11^e C.T. risqua, le 27 septembre, un vigoureux coup de main sur l'ouvrage, mais en vain ! Il fallait prendre l'affaire plus au sérieux.

*
**

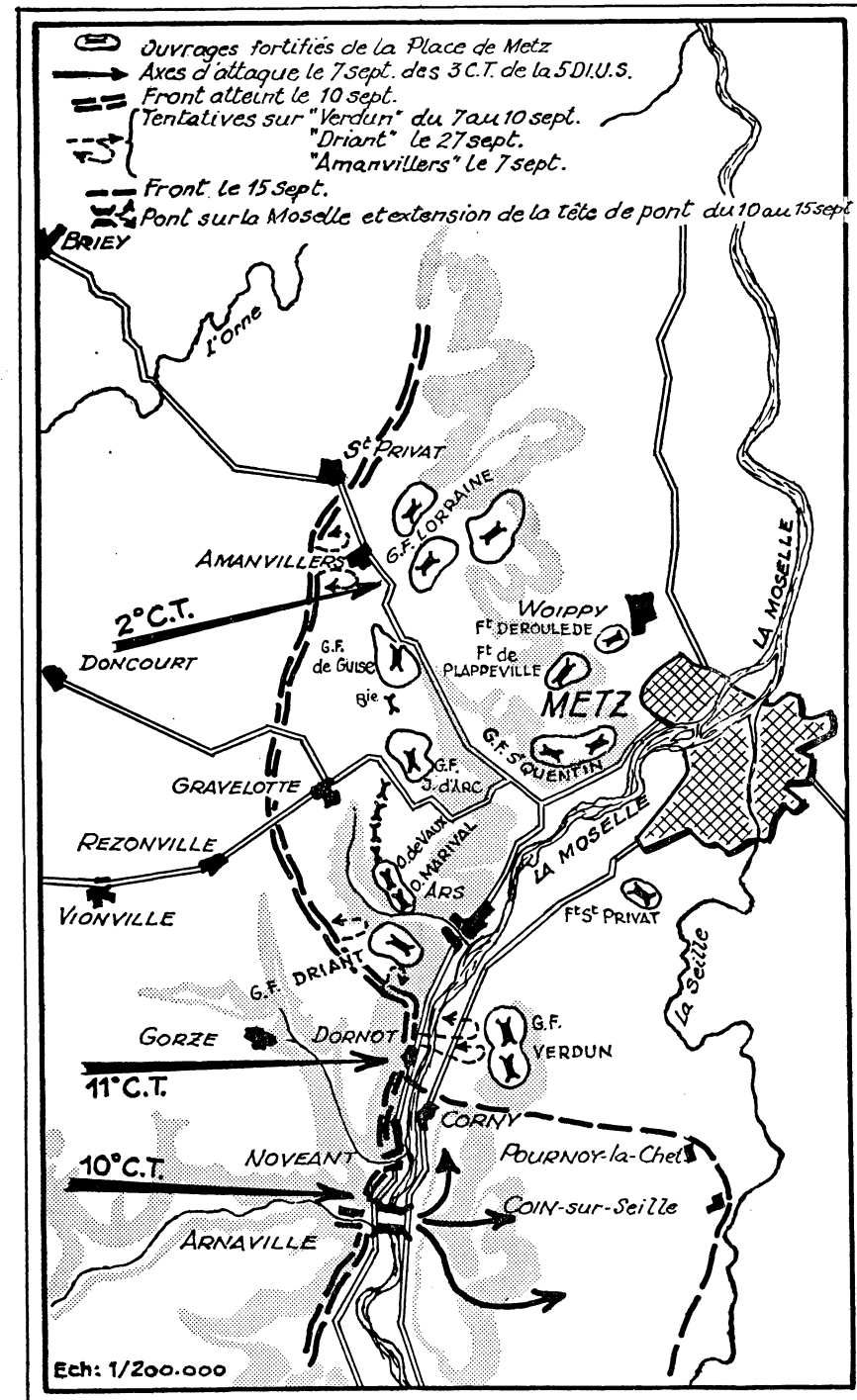
— II —

FESTE KRONPRINZ — GROUPE FORTIFIÉ DRIANT — FORT DRIANT

De quoi s'agissait-il en fait ?

A. — Lorsqu'en 1899 les Allemands entreprirent la construction d'une deuxième enceinte de forts détachés, les premiers sortirent de terre sur la rive gauche de la Moselle à 8 ou 10 km de Metz, face à l'ouest : du nord au sud : Feste Lothringen (Lorraine) près de Saulny ; Feste Kaiserin (Jeanne d'Arc) à l'est de Gravelotte ; Feste Kronprinz (Driant) dominant Ars-sur-Moselle et se conjuguant avec la Feste Haeseler (Verdun) près de Jouy-aux-Arches, rive droite. D'autres ouvrages moins puissants furent ensuite construits dans les intervalles. Retenons seulement qu'entre les Feste Kronprinz et Kaiserin, le long du célèbre ravin de la Mance illustré par la bataille du 18 août 1870, furent établis entre autres, en 1912, les ouvrages de Bois la Dame et le fort Marival. Ce dernier, séparé de la Feste Kronprinz par le ravin de la Mance, était parfaitement placé pour la battre de ses feux et flanquer ses abords.

Après 1918, vers 1930 plus exactement, tous ces ouvrages furent, aux moindres frais, adaptés aux nouvelles circonstances et réarmés par les Français. La Feste Kronprinz était devenue le groupe fortifié Driant, improprement et plus communément appelé fort Driant.



Situé sur une éminence des côtes de calcaire oolithique de Moselle, dominant la vallée et le ravin de la Mance auquel il est adossé par des « à-pic », le fort Driant couvre une surface ayant près de 1 km du nord au sud, 500 à 800 m d'est en ouest (voir plan au 1/7.500, page 117).

Il comprenait alors un important ouvrage central (N), trapèze bétonné de 200 m de base, contenant logements, usine électrique (moteurs Diesel), postes de commandement, infirmerie, etc. Sur les superstructures commandant tout le terrain environnant, alternaient observatoires cuirassés et cloches de guetteurs, blockhaus bétonnés pour mitrailleuses et armes à tir courbe, parapet d'infanterie avec abris de combat, le tout disposé autour de la cuvette centrale. Cet ouvrage était entouré d'un fossé profond dans lequel plongeaient les pentes gazonnées de la masse couvrante, et battu par des coffres de contrescarpe. Le fossé était prolongé de part et d'autre de l'ouvrage central de façon à couvrir sur le plateau l'ensemble de la Feste. Inachevées, non revêtues, battues cependant par les coffres, ces parties du fossé pouvaient être contournées par le nord et par le sud.

Au nord de l'ouvrage central étaient disposées deux batteries cuirassées sous coupoles, une de 150 (L), une de 100 (M), de portée respective de 10 et 7 km. Au sud-est, même système d'artillerie : batteries cuirassées (O) et (P). Chaque batterie formait un bloc bétonné, dont le toit portant les coupoles se raccordait au terrain environnant, cerclé de réseaux barbelés et de grilles, et pouvant assurer la défense de sa façade arrière en contre-bas.

L'ensemble du fort était ceinturé par des positions d'infanterie, chemin couvert, postes de tir, tranchées, blockhaus et abri de combat bétonnés, avec cloches observatoires. Au nord et au sud, deux positions de soutien doublaient le dispositif. Cinq casernes, casemates bétonnées (C.H.Y.R.S.) disposées sur le pourtour de ces positions, abritaient les effectifs d'infanterie nécessaires.

Les défenses accessoires, grilles et barbelés, constituaient d'inextricables lacis.

Un important réseau de galeries et gaines souterraines unissait tous les organes essentiels, batteries, casernes, observatoires, à l'ouvrage central.

Enfin, une batterie de deux pièces de 100 sous coupoles, en contre-bas du fort, en flanquait les pentes sud.

Sans avoir bénéficié des perfectionnements modernes prodigués sur les lignes Maginot et Siegfried, cet ensemble, admirablement conçu, pouvait paraître des plus solides ! En fait, depuis 1940, ces ouvrages étaient à l'abandon. Divers matériels avaient été prélevés, pour le « mur de l'Atlantique » sans doute ; des moteurs Diesel de l'usine, démontés, allaient être enlevés ; l'approvisionnement et le service des batteries n'étaient pas assurés ; des préparatifs pour l'installation d'une usine de roulements à billes dans les locaux bétonnés à l'épreuve des bombardements aériens étaient entrepris.

Quoi qu'il en soit, ces ouvrages, confiés non à une garnison spécialisée de troupes de forteresse, mais simplement à des combattants expérimentés et résolus, allaient offrir une résistance, inattendue, des plus coriaces.

B. — *La garnison* (4). — La place de Metz, confiée en définitive au général Kittel, commandant la 462^e Division, bénéficiait d'un renfort de qualité : l'école des élèves-officiers du Wehrkreis XII, en effet, installée à Metz depuis 1940, venait d'être organisée en raison de la gravité de la situation en régiment de Metz, formant le « Kampfgruppe Stoessel ». Il s'agissait non de cadets, mais d'une sélection de sous-officiers et de soldats aguerris, aptes à faire des officiers et, dit-on, ayant fait serment de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Il est certain qu'à cette époque l'armée allemande avait été littéralement « dopée » par une intense propagande basée sur l'apparition prochaine d'armes secrètes qui force- raient la décision : il fallait bien réagir contre le malaise latent dans la Wehrmacht, concrétisé par l'attentat du 20 juillet 1944, auquel le Führer avait échappé par miracle. Ainsi, l'école des cadets de Metz avait été inspectée en août par Himmler, un des principaux chefs nazis et des plus farouches. Il y avait notamment insisté sur la nécessité de contenir les alliés, pendant que les plates-formes de V2, engins qui devaient être utilisés hors des frontières allemandes en raison de leur pouvoir destructeur terrifiant, étaient

(4) Identifiés au cours des combats : 208^e et 698^e Feld Ersatz Btn - 1419^e Btn de Forteresse - 179^e Aufklärung Abt. - 19^e Div. de Grenadiers (éléments) - Ecole des E.O. de Metz 1, 2, 3, 4, 5, 9, 10 et 12^e Cies.

en construction accélérée. Notons que les premières fusées V2 tombèrent en Angleterre et sur le nord de la France à partir du 16 septembre 1944, alors que la bataille pour Metz était engagée.

L'école des E.O. de Metz fournit donc les éléments essentiels de la garnison du fort Driant : huit de ses compagnies qui s'y relevèrent furent identifiées en octobre, novembre et décembre.

C. — *Organisation et jeu de la défense allemande.* — Malgré la proximité de l'adversaire américain et l'activité de son artillerie et de son aviation, le répit de septembre avait permis de préparer fiévreusement la défense des ouvrages : constitution de stocks de vivres, eau, munitions ; renforcement des défenses accessoires par de très importants champs de mines antichars et antipersonnel ; mise en œuvre de réseaux de transmission radio et téléphoniques sous-terrains assurant en particulier, grâce aux observatoires cuirassés du fort, un excellent rendement des tirs de l'artillerie d'appui extérieure et de celle des ouvrages voisins (Marival et Verdun). Toute cette artillerie interviendra à l'endroit et au moment voulu sur les accès extérieurs sans doute, mais aussi sur toute la partie de la zone intérieure du fort occupée par les assaillants, tandis que la garnison se réfugiera et se défendra dans les blocs bétonnés organisés à cet effet. Partant de ces blocs, des contre-attaques judicieuses, limitées et rapides, feront justice des éléments adverses qui resteraient accrochés au terrain, aux vues des observatoires et en particulier de ceux de l'ouvrage central dominant la plus grande partie du fort. Pour l'avoir éprouvée à leur dépens au cours de vaines attaques sur quelques gros ouvrages de la ligne Maginot, les Allemands connaissaient la valeur de cette méthode.

*

**

— III —

LES ATTAQUES AMÉRICAINES (5)

A. — *Le plan.* — Appuyée par l'artillerie de la division et l'aviation de combat disponible, l'attaque américaine sera menée

(5) Il est à noter que le capitaine du génie Nicolas, de l'armée française, fut détaché auprès de la 5^e D.I.U.S., à laquelle il fournit tous renseignements et documents utiles sur la place de Metz et les ouvrages. Cet officier commandera le 2^e génie, à Metz, en 1950.

par un groupement comprenant un bataillon du 11^e régiment (6) renforcé d'une compagnie de chars (7). Pénétrant dans le fort de part et d'autre de l'ouvrage central, évitant ainsi le fossé, on occupa la surface du fort, puis, par leurs façades arrières, on s'attaqua aux organisations bétonnées.

B. — *Première attaque.* — Précédée de violents tirs d'artillerie et d'actions aériennes qui se montreront efficaces sur les seules positions d'infanterie, l'attaque est déclenchée le 3 octobre vers midi.

Au nord, la Cie E (8), avec une section de chars, avait enlevé, vers 14 heures, la caserne (C) ; mais elle ne parvenait pas à s'assurer le point d'appui de l'observatoire cuirassé (D).

Au sud, la Cie B passe les barbelés et déjà un premier char armé du fameux « trident » inventé par un sous-officier américain et destiné à dévaster parapets, levées de terre et tranchées, saute sur une mine. La caserne (S) est occupée, puis les sections d'assaut enlèvent la caserne (R) et courent les batteries cuirassées (O) et (P) sans réussir à y pénétrer. La Cie G dépasse la Cie B, remonte vers le nord avec des chars, découvrant ainsi les façades arrières de l'ouvrage central et des batteries nord (L et M). Mais ses tentatives contre ces blocs de béton, avec l'aide des chars, sont également vaines : sous les tirs violents et précis de mortiers et de l'artillerie extérieure, la Cie G s'accroche au terrain. La liaison sera perdue avec elle au cours de la nuit et ne sera reprise que le lendemain vers midi.

Ainsi, à la fin de cette première journée, la valeur de deux à trois compagnies américaines et leurs chars d'appui se cramponnaient au terrain sur la surface extérieure des ouvrages, et surtout dans la partie sud-ouest et à la pointe nord du fort. Les pertes étaient sensibles ; quatre des chars engagés étaient hors de combat. La nuit qui suivit fut agitée : des patrouilles allemandes sortant des ouvrages bétonnés s'infiltrèrent dans les zones tenues par leurs

(6) Le 2^e Btn du 11^e R.I., moins la Cie F, plus la Cie B, renforcé de la Cie K du 2^e R.I.

(7) Compagnie spéciale de chars du 735^e Tanks Btn.

(8) Les douze compagnies du régiment d'infanterie américain sont désignées par les douze premières lettres de l'alphabet, dans l'ordre. Le 1^{er} Btn comprend les compagnies A, B, C, D ; le 2^e, les compagnies E, F, G, H, etc.

adversaires et, à coup de « panzerfaust » (9), immobilisèrent cinq nouveaux chars. Par contre, une attaque de nuit de la Cie E sur l'observatoire (D) échouait encore.

Le 4 octobre à l'aube, tandis qu'une compagnie du 208^e Feld Ersatz Btn tentait d'intervenir de l'extérieur pour dégager l'angle nord du fort (C), la garnison se retira dans les bétons. Le feu ininterrompu des mortiers et de l'artillerie allemands balayait les zones tenues par les assaillants qui utilisaient au mieux les organisations en leur pouvoir. Il était impossible aux sections de la Cie B, clouées au sol devant les batteries cuirassées sud, d'y opérer des destructions suffisantes. Quant aux sections de la Cie G immobilisées à l'est des batteries cuirassées nord, elles furent peu à peu rejetées vers le sud-est, et, à la nuit, groupaient leurs débris dans la partie sud-ouest du fort. Par les prisonniers faits dans les ouvrages d'infanterie, les Américains recueillirent d'intéressantes précisions sur les unités et les effectifs défendant le fort, l'inefficacité des tirs d'artillerie sur les ouvrages, les pertes causées par les attaques aériennes, la défense des entrées des blocs bétonnés. On apprit également que si les batteries cuirassées restaient muettes, c'est qu'il n'y avait pas de fusées pour les obus de fabrication française.

Le 5 octobre au matin, les Allemands déclenchèrent une puissante concentration d'artillerie lourde sur les cheminements menant de Gorze au fort Driant. Les batteries cuirassées nord furent même signalées en action. Quant aux troupes assaillantes, elles devaient être considérées comme « dépensées » ! On ne pouvait rien leur demander de plus. Il fallait reprendre les opérations avec des unités fraîches et des moyens accrus.

C. — *Deuxième attaque.* — La relève eut lieu, dans la nuit du 5 au 6 octobre, par un groupement tactique formé d'éléments des 10^e et 2^e régiments d'infanterie, du 735^e Tanks Btn et du 7^e génie : la Task Force Warnock. L'affaire était prise en main, en effet, par le brigadier général ALn D. Warnock, commandant adjoint de la 5^e D.I.U.S.

Dès l'aube du 6 octobre, les patrouilles offensives allemandes se montrent actives. Au nord du fort, une brève contre-attaque d'une

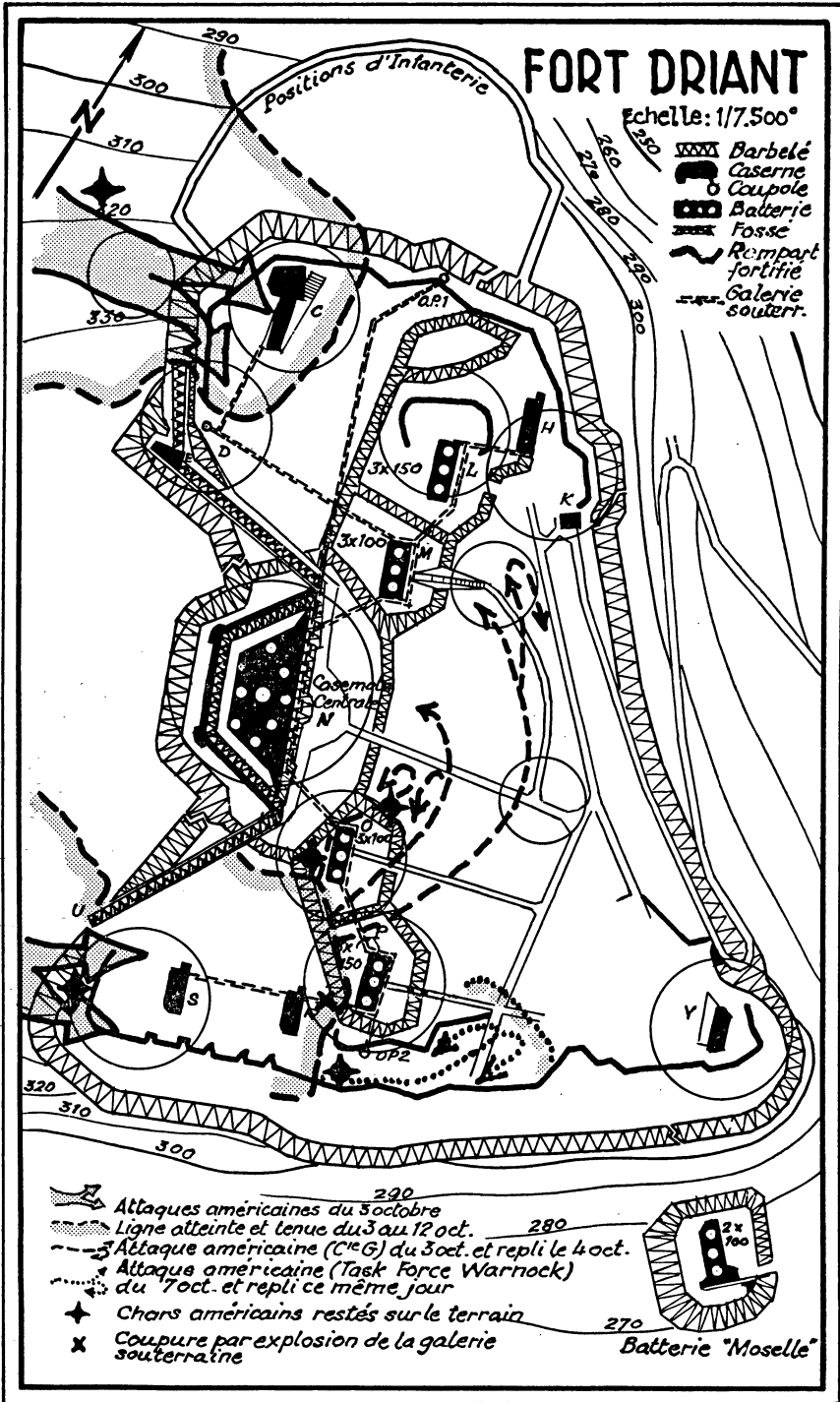
(9) Arme portative anti-chars allemande, se rapprochant des « bazookas » des forces alliées.

compagnie de fusiliers de la 19^e Grenadier Division, appuyée par deux canons automoteurs, est vite bloquée par les feux d'infanterie. Toute la journée, de part et d'autre, des tirs de harcèlement d'intensité moyenne sont entretenus sur l'ensemble du fort et ses abords, tandis que les Américains préparent la reprise des opérations : on voulait cette fois progresser par la galerie souterraine reliant les casernes (S) et (R) aux batteries cuirassées sud (O) et (P) pour déterminer enfin la chute de ces dernières ; en même temps, une attaque en surface passant au sud de la batterie (P), bénéficiant du terrain légèrement en contre-bas et échappant ainsi aux vues et aux coups de l'ouvrage central, enlèverait la caserne (Y). Ultérieurement, l'encercllement complet de l'ouvrage central et l'attaque à revers de la longue façade arrière serait rendue possible.

Les opérations projetées sont entreprises dans la journée du 7 octobre. Sous terre, en fin de journée, on a fait sauter deux portes blindées et l'on occupe 60 mètres de galerie entre (R) et (P), sans avoir pris contact avec l'adversaire. En surface, les sections d'assaut rencontrent une résistance obstinée ; clouées au sol à hauteur du carrefour de chemins, 100 m est de la batterie (P), elles ne peuvent creuser le sol calcaire, tant il est dur. Prises à revers par les feux venant de cette batterie, de face pour les mitrailleuses de (Y), elles refluent bientôt vers les casernes (R) et (S). Mais, assaillies de flanc en passant au sud de la batterie (P), elles se jettent dans les abris d'infanterie du rempart : leurs débris y sont encerclés et capturés.

La progression dans la galerie souterraine est reprise le 8 octobre : on estime avoir atteint l'entrée en chicane de la batterie (P), où l'on décèle une activité suspecte ; on tente sans succès de faire sauter ce dernier obstacle. Mais, vers 15 heures, les Allemands font jouer deux fourneaux de mine qui bloquent la galerie à mi-chemin environ de (R) et de (P), tandis que les gaz de l'explosion envahissent le souterrain. La violence des explosions a été fortement ressentie aux débouchés de la galerie dans les casernes (R) et (S). On estimait à une vingtaine le nombre d'Américains restés dans la gaine et y ayant péri.

Le 9 octobre, dès l'aube, comme à l'accoutumée, des patrouilles allemandes effectuent des reconnaissances sur la surface du fort et tâtent les positions tenues par l'adversaire. Dans la soirée, une



troisième explosion complétait la coupure de la galerie souterraine, tandis qu'au dehors, artillerie et mortiers continuaient leurs tirs de harcèlement parfaitement réglés.

D. — *Arrêt des attaques.* — L'attaque américaine s'était donc enlisée à nouveau ! Bien que menées par d'excellentes troupes qui réussissaient envers et contre tout à se maintenir depuis huit jours à l'intérieur du fort, les opérations se révélaient bien trop coûteuses pour de faibles résultats. Avec sagesse et objectivité, le général Patton, dominant son tempérament « fonceur » de brillant cavalier, reconnu qu'il n'avait pas les moyens nécessaires pour s'attaquer à de tels ouvrages de fortification permanente, c'est-à-dire artillerie lourde puissante, aviation de bombardement lourd, détachements spéciaux. Le 12 octobre, les unités américaines au contact évacuaient les parties du fort conquises et tenues depuis dix jours avec une rare énergie !

Il n'est pas dans mon propos de noter ici les enseignements tactiques de cet échec, et de passer au crible d'une « critique » serrée les actions tant offensives que défensives des adversaires en présence. Les « gens du métier » tireront aisément de ce qui précède toutes conclusions utiles ! Il est évident que si l'ouvrage central avait été écrasé de projectiles lourds, les attaques auraient connu un autre sort : elles durent se contenter d'une neutralisation violente, mais passagère et superficielle, des organes de feu et des observatoires. On est surpris, d'ailleurs, en parcourant le fort Driant, de constater que, malgré le déluge de projectiles américains et allemands qui s'abattirent pendant trois mois sur toute sa surface, il n'a en aucun point l'aspect lunaire bien connu des combattants de 1914-18 que prirent tous les secteurs du front « des Vosges à la mer » ! Anciens combattants et professionnels de la tactique n'auront aucune peine à en comprendre les raisons.

E. — *Relève de la 5^e D.I.U.S.* — Relevée par la 95^e D.I.U.S. le 20 octobre, la 5^e D.I.U.S. alla pendant une dizaine de jours dans la région Joppécourt-Errouville-Morfontaine afin de s'y reconstituer et de s'entraîner à l'attaque de fortifications ayant appartenu au secteur fortifié de la Crusnes, de l'ancienne région fortifiée de Metz. On avait comme perspective, en effet, de reprendre l'attaque de la place de Metz, puis de traverser la ligne Maginot avant de

s'en prendre à la ligne Siegfried. L'échec subi donnait à réfléchir ; il convenait de se préparer à une lutte que l'on savait maintenant devoir être pleine de difficultés et des plus acharnées.

*

**

— IV —

LA PRISE DE METZ — LA FIN DES OUVRAGES

A. — *Opération « Vengeance »*. — Masqué par des éléments de la 95^e D.I.U.S., le fort Driant n'eut plus à soutenir d'attaques en règle ! Il « encaissa » certes sa ration quotidienne de tirs de harcèlement ou de bombardement en piqué d'avions de combat. Mais le général Patton n'était pas homme à digérer un échec et réclamait chaque jour du Bomber Command une action d'écrasement sur le fort pour « paver l'enfer de ces sales bâtards d'Allemands », disait-il. D'autres missions plus urgentes, puis le mauvais temps, retardèrent ce raid baptisé « Vengeance ». Il devint réalité, cependant, quand le XX^e C.A.U.S. déclencha, avec ses trois divisions, la très belle manœuvre de double enveloppement qui devait, en quelques jours, amener l'encerclement et la prise de Metz.

Tard dans l'après-midi du 7 novembre, veille de ce jour J, 1.300 bombardiers lourds et moyens déversèrent sur les positions allemandes et les ouvrages fortifiés des centaines de tonnes d'explosifs et de napalm, mélange volatil de butane et d'une sorte de gelée collante à base d'essence et de pétrole. Précisons que les œuvres vives du fort Driant ne semblent pas, cependant, en avoir beaucoup souffert. Atteinte par Queuleu et Vallières le 17 novembre, la ville de Metz fut entièrement aux mains des 5^e et 95^e D.I.U.S. le 22 novembre, après les derniers combats de rues auxquels prirent part quelques éléments français : F.F.I. et 1^{re} demi-brigade de chasseurs. Nous n'insisterons pas ici sur cette phase de la libération de notre ville. Signalons seulement que le général Kittel, commandant la 462^e I.D., le général S.S. Dunkern et plusieurs milliers de prisonniers furent capturés à cette occasion.

B. — Pendant leur progression, les troupes américaines (5^e D.I.U.S. en particulier) avaient dû enlever de haute lutte, fortes

de leurs expériences antérieures, un certain nombre d'ouvrages des fronts nord et sud de la place forte. Mais, cette fois, elles manœvraient sur de grands fronts, et l'artillerie lourde n'était pas ménagée : bataillons d'obusiers de 8 inches, canons de 240 mm et de 4,5 inches du XX^e C.A.U.S. ! D'autres ouvrages, cependant, débordés et masqués par des détachements américains, continuaient la lutte, en particulier ceux du front ouest de la place : Driant, Jeanne-d'Arc, Saint-Quentin, Plappeville. Les artilleurs américains, utilisant souvent matériels et munitions capturés à Metz, firent de copieuses « écoles à feu » sur ces ouvrages, pris à revers et parfois en butte à des tirs directs sur leurs blocs bétonnés. Aucune action d'infanterie ne fut tentée ! En effet, sans artillerie utilisable désormais, ces ouvrages ne gênaient en rien les mouvements considérables de la 3^e Armée U.S., dont les troupes et les convois se pressaient dans Metz, en marche vers l'Est. Il suffisait d'attendre !

C. — Le 23 novembre, le 3^e bataillon du 2^e R.I. U.S. remplaça les éléments de la 95^e D.I.U.S. dans leur mission de surveillance du fort Driant. Tous les accès au fort étaient soigneusement minés. De petits groupes allemands cherchant à franchir le blocus à la faveur de la nuit y subirent des pertes. Malgré les exhortations de la radio allemande, le moral des garnisons était à bout ! Après avoir fait jouer un certain nombre de destructions à l'intérieur des ouvrages dans la nuit précédente, les assiégés du fort Driant se rendirent le 8 décembre. Les 670 prisonniers dénombrés traversèrent Metz en bon ordre, non sans fierté, m'a-t-on dit, en marche vers « les cages » de la 3^e Armée U.S.

Nous noterons incidemment que le fort Verdun avait été enlevé le 26 novembre ; que le fort Marival et l'ouvrage de Bois la Dame avaient été trouvés abandonnés les 26 et 27 novembre ; que le fort Jeanne-d'Arc, ravitaillé par parachutes, tint jusqu'au 12 décembre. Déjà le 6 décembre, le Saint-Quentin s'était rendu, alors que le fort de Plappeville avait depuis la veille hissé le drapeau blanc.

— v —

CONSIDÉRATIONS ET CONCLUSIONS

Pour que cet exposé fût précis et complet, quant au déroulement des opérations, il m'a fallu l'encombrer de termes techniques,

de dates, de numéros d'unités, de noms d'ouvrages et de villages... Aussi, paraîtra-t-il à certains confus et d'une grande sécheresse : il y manque, certes, cette « ambiance », ce « climat », que romanciers et scénaristes de l'histoire excellent à créer, de façon bien artificielle et trop souvent au dépens de la réalité. En fait, le fort Driant fut, en octobre particulièrement, un véritable enfer : relèves et combats de nuit, corps à corps sous un déluge incessant de projectiles de toute nature, combattants brûlés dans leurs chars, écrasés sous les blocs de béton, asphyxiés dans les souterrains. Il s'agit là, dans les guerres modernes, de « constantes » que cette étude sous-entend, auxquelles nous ne nous attarderons pas, mais qui doivent être présentes à l'esprit lorsqu'on évoque les diverses phases de ces terribles luttes !

Rendons hommage donc aux assaillants aussi bien qu'aux défenseurs du fort Driant : l'excellente 5^e D.I.U.S., à laquelle le « badge » au losange écarlate valait le nom de « Diamant Rouge », joua un rôle essentiel dans la bataille pour Metz de septembre à décembre 1944 : elle eut à faire en ce point à des adversaires dignes d'elle !

La défense prolongée du fort Driant, si valeureuse, fut montée « en épingle » par la propagande allemande, qui excellait à transformer l'histoire en légende, ce que militaires et combattants détestent en général, de quelque pays qu'ils soient. Or, l'histoire de cette lutte, telle qu'elle vient d'être relatée avec une impartiale objectivité, était assez belle pour ne pas être livrée aux outrances déplorables des spécialistes de la propagande. Hitler lui-même exalta les mérites de la garnison dans certains discours, tandis que, quotidiennement, la radio paraphrasait les termes plus sobres des communiqués officiels. Tout en continuant la lutte dans leurs unités de combat, les élèves-officiers auraient été promus officiers (?). Quand la chute du fort devint inéluctable, on invoqua le manque d'eau, de vivres, de munitions, ce qui, on le constata par la suite, était pour le moins exagéré. En fait, le moral et les nerfs étaient à bout ; la prolongation de la résistance ne semblait plus avoir de sens ; l'honneur était sauf !

Pendant trois mois, l'ensemble fortifié Metz-Thionville, ensemble périmé, datant du début du siècle et presque à l'abandon, avait

fixé aux moindres frais la plus dynamique des armées modernes américaines : le fort Driant, pour reprendre les termes employés par les Allemands pour Douaumont en 1916, était la pierre angulaire de cet ensemble.

Il n'est pas interdit de supputer l'influence qu'un tel succès défensif, assez localisé, certes, mais faisant de Metz un solide point d'accrochage, eut sur les décisions du haut commandement allemand. L'économie de forces réalisée dans cette zone grâce à la fortification a sans doute contribué à étoffer l'offensive von Rundstedt qui se déclencha un peu plus au nord, à travers le Luxembourg, le 17 décembre, quelques jours seulement après la reddition des derniers ouvrages de Metz. Le flanc sud de von Rundstedt eut été mieux assuré, dans les débuts tout au moins, par la prolongation de la résistance sur l'ensemble Metz-Thionville et la Moselle. L'effondrement de ce dispositif permit à Patton de dégager les effectifs qui, se joignant à la contre-attaque du flanc de la poche où s'enfonçait l'offensive allemande, stoppèrent cette puissante réaction avant de rejeter l'ennemi décimé sur ses bases de départ.

Il est oiseux de refaire l'histoire avec des « Si... ». Nous croyons cependant qu'en maintenant la place de Metz « en état » au prix de légers sacrifices, dès 1942 (débarquements alliés en Afrique du Nord), le haut commandement allemand aurait pu conserver dans son jeu, en décembre 1944, un atout qui lui échappa au moment même où il allait risquer ses dernières forces dans une suprême tentative : l'offensive de von Rundstedt ! Patton et Walker avaient dénoué à temps la ceinture de « Metz la Pucelle » (10).

Que n'a-t-on pas dit, après 1940, de « l'inutilité », mieux encore, de « la nocivité » pour les armées françaises de la ligne Maginot ! Déjà en 1916, de brillants théoriciens avaient obtenu le retrait des garnisons des forts de Verdun sous prétexte qu'ils seraient des « nids à projectile » et, par conséquent, « intenable » ! Vertu des maîtres mots et des adjectifs qui relèvent de l'absolu ! Aussi, Dou-

(10) Jusqu'alors, Metz, forteresse, n'avait jamais été enlevée de vive force. Aussi, dans les vieilles armoiries de la ville, figurait une pucelle. Dans son ode à Metz, Verlaine écrit :

*O Metz, mon berceau fatidique,
Metz violée et plus pudique
Et plus pucelle que jamais,
O ville où riait mon enfance.*

aumont tomba aux mains d'une patrouille de Brandebourgeois, et il fallut accomplir des prodiges pour en assurer la reconquête à des prix exorbitants. Brialmont, le génial rénovateur de la fortification, notait en 1890 que le « principe même de la fortification était sans cesse remis en question, après chaque guerre, par des esprits superficiels ou faux, qui interprétaient les événements de façon manifestement tendancieuse en faveur de leur thèse ». Il mettait en garde contre « la prétendue possibilité d'emporter de vive force des ouvrages permanents construits, armés et défendus *comme ils doivent l'être* ».

Les épisodes de la lutte pour le fort Driant, « défendu comme il devait l'être », constituaient, pour les théories de Brialmont, vieilles de soixante ans cependant, une remarquable illustration !

BIBLIOGRAPHIE

- H. CONTAMINE : *La Place forte de Metz*. Berger-Levrault, 1934.
- « *Délivrance* » : *la bataille de Metz* (Service de presse du ministère de la Guerre, 1944). Article du général BROSSÉ (C.R.).
- Cl. Robert S. ALLEN : *Lucky Forward : Histoire de la 3^e Armée U.S.* (The Vanguard Press - New York).
- *The 5th Division in France*. Historique de la Division (*Le Lorrain*, Metz 1944).

ANNEXE N° 1

ORDRE DE BATAILLE DE LA 5° D.I.U.S. (1944)

Général commandant la
Division Major Général S. Leroy IRWIN
Général commandant
adjoint (assistant) Brigadier Général Aln D. WARNOCK
Chef d'état-major Colonel Paul O. FRANSON

INFANTERIE

2° *Régiment* Colonel A. Worrell ROFFE
 10° *Régiment* Colonel Robert P. BELL
 11° *Régiment* Colonel Charles W. YUILL

ARTILLERIE

19° *Field Artillery* Lt-Colonel Ch. J. PAYNE
 21° *Field Artillery* Lt-Colonel Robert L. BRONZELL
 46° *Field Artillery* Lt-Colonel James R. JOHNSON
 50° *Field Artillery* Lt-Colonel William R. CALHONN

GÉNIE

7° *Bataillon* Lt-Colonel Hugo STARK

CHARS

735° *Tank Bataillon* Lt-Colonel Ale BOCK

TRANSMISSIONS

5° *Signal Corps* Captain J.W. KOHNSTAMM
 5° *Gr. de Reconnaissance* . Captain Donald E. ROBINSON